

Tric Trac
Cicatrice

Sommaire

Notre invité : Hervé Bouchard

Ça s'arrête là (inédit)	9
Mailloux Histoires de NOVEMBRE et de JUIN (extraits)	12
Parents et amis sont invités à y assister (extraits)	14

Cicatrice

Anne-Philippe Beaulieu

Sans titre 1.....	19
-------------------	----

Sophie Boissonneault

Quand je ferme les yeux	20
-------------------------------	----

Émilie Dagenais

La fabrication	21
----------------------	----

Audrey de Montigny

Se rompre	22
-----------------	----

Élizabeth Jacques

Courennement.....	23
-------------------	----

Geneviève Ladouceur

Enterrement	24
-------------------	----

Jean-Philippe Michaud	25
-----------------------------	----

Bénédicte Simard

Joëlle	26
--------------	----

Aurélie Thériault

Encore une autre histoire de relation mère et fille	27
---	----

Manon Tremblay

Chez Bapiste	28
--------------------	----

Alexandre Turcotte

Soirée entre amis	29
-------------------------	----

Textes divers

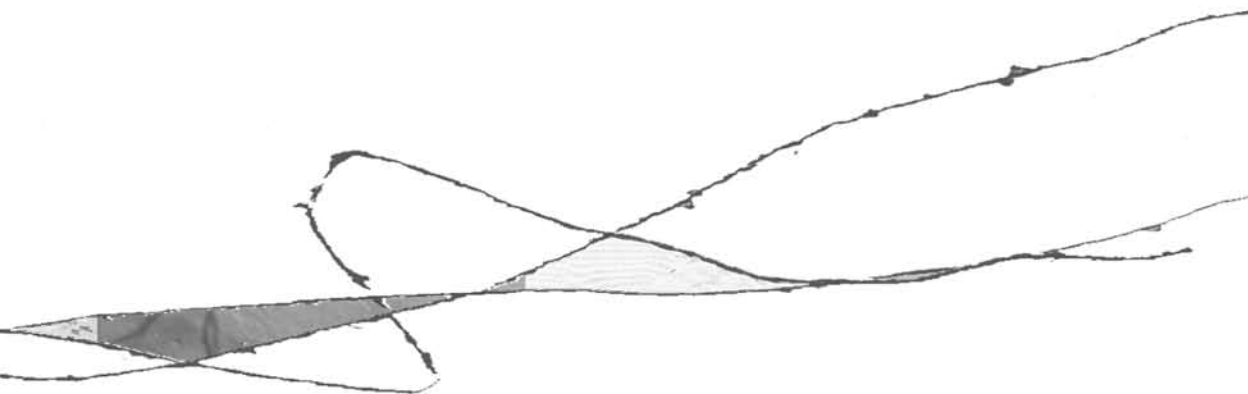
Lucia Carballo

La sieste.....	31
----------------	----

Téléphone sans mémoire	32
------------------------------	----

NOUS AVONS CONNU LE POURTOUR ET NOUS AVONS
CONNU L'OURLET NUL AMOUR QUE LA PLAIE QU'UN
EFFET D'ENTROUVERT COUP D'ŒIL INGÉNU PLUS OU
MOINS MAIS TRIC TRAC RESCAPE RÉPARE L'ESCARRE
DES ABÎMES AUX SOMMETS HORS DES COULISSES DU
CORPS TOUS SONT PRIÉS D'EMPRUNTER AVEC HER-
VÉ BOUCHARD LES CHEMINS ESCARPÉS DE GRAVIR
MAILLE APRÈS MAILLE L'AURORE CAR EN SE FERMANT
S'OFFRE LA SURFACE AURÉOLÉE

La rédaction





Notre invité

Hervé Bouchard



ÇA S'ARRÊTE LÀ (Inédit)

J'ai garé la voiture dans le stationnement du collège, tout près, puis j'ai traversé la pelouse en descendant sous les arbres jusqu'au coin Saint-Vallier et Jacques-Cartier. Le soir était frais et clair. Je me suis allumé une cigarette. Descendu les quelques marches de l'autre côté de la rue. Dans l'allée qui longe le bâtiment, j'ai pris mon temps. Malgré les voitures en grand nombre, c'était calme. J'avais l'impression d'être tout seul. Qu'on ne me voyait pas. À l'horizon, la ligne brisée des montagnes noires au nord découpait la voûte encore pâle de la nuit. Et plus on regardait vers l'ouest, plus elle était pâle et moins c'était la nuit.

J'ai jeté mon mégot dans un bac de sable puis j'ai franchi les portes automatiques. J'ai revu toutes les fois où je me suis trouvé dans ce hall : les moments où j'y étais entré, les moments où j'en étais sorti, les points de vue que j'avais eus maintes fois à l'aller ou au retour de la cafétéria, des scènes de jour, des scènes de nuit, de pluie, de vent, de gris, d'hiver. Ce soir, c'était particulièrement tranquille. Comme si on était avant ou après quelque chose. Un soir comme ça.

La chambre était dans la pénombre. Il était assoupi. On aurait dit que le sommeil l'avait surpris. Sa bouche était ouverte, il avait ses lunettes, il n'était pas couvert par les draps, la radio jouait. Je suis resté un temps debout devant son lit à le regarder, comme on regarde un mort.

On lui avait tout enlevé en espérant que ça s'arrête là.

J'ai pris place dans la berçante près de la fenêtre. Je n'avais rien à lire. Me bercer, je me suis dit, ce sera comme si je faisais quelque chose. Les grandes vitres sombres regardant l'autre rive là-bas, c'était une murale de scintillements désordonnés sur un fond bleu noir avec à l'ouest, pas loin, tout près, le magnifique feu permanent de l'air. J'ai pensé que la beauté du ciel pollué avait quelque chose de scandaleux.

C'est une chanteuse qui l'a réveillé. Il a tendu la main vers son transistor et a augmenté le volume. Puis il a ouvert les yeux. S'est passé la main sur la bouche, a demandé à boire. Son verre était pourtant à sa portée, je le lui ai désigné. Il a grimacé, il voulait de l'eau fraîche. Je lui ai trouvé une nouvelle paille et un verre propre que je suis allé remplir au lavabo juste à côté. Quand je suis revenu, il s'était redressé. Il promenait sa main droite sur tous les objets de la petite table devant lui.

Tu cherches tes lunettes? j'ai demandé en souriant.

Il a eu une brève expression de colère. Ça le désolait, cet état de confusion où il était.

Je passe mon temps à les chercher, il a dit.

Mais ça ne le fâchait pas vraiment. Je lui ai demandé s'il avait ses dents. Il a vérifié. Puis il a eu un regard dur à nouveau. Mais il n'était pas fâché pour vrai. J'ai incliné la partie supérieure du lit en donnant quelques tours de manivelle, lui ai replacé les oreillers.

J'aime ça, les chanteuses, il a dit. Une chanteuse de jazz, c'est plus qu'une chanteuse, c'est une chanteuse de jazz. Oui. Les Noires, il a ajouté. Les Noires chanteuses de jazz, c'est des chanteuses de jazz.

J'ai pensé que nous avions de la chance, car l'animateur de l'émission a présenté six ou sept pièces d'affilée, toutes interprétées par des chanteuses qu'il admirait et dont il avait certains enregistrements à la maison et qu'il n'avait pas écoutés depuis longtemps. Ça lui faisait remuer les doigts. Son regard, c'était comme s'il voyait autre chose que ce qu'il y avait devant lui.

Belle-sœur m'a raconté comment il s'était complètement découvert devant elle, plus tôt dans la journée. Il lui a montré la cicatrice et le trou par où entraient le tube.

Et elle est comment, la cicatrice? j'ai demandé.

Je ne suis pas sûr qu'elle l'a vue. L'idée de le savoir comme ça, débarrassé de sa pudeur, tantôt me réjouissait, tantôt me désolait.

La peau est une drôle de chose, je me disais en le regardant. Mais ce n'était pas drôle. L'un de ses pieds jaillissait au bout du drap. Comme si ce n'était pas le sien. Les orteils... Les orteils avaient des têtes à se moquer du pied où ils étaient plantés. C'était pourtant le leur, ce pied. Mais il est vrai qu'il paraissait plus vieux qu'eux. La peau blanche et luisante et mince, si mince. C'était un pied inerte. Un pied laissé à l'abandon.

Il m'a d'un coup regardé droit.

J'ai rêvé, il a dit. Mais je me rappelle pas mon rêve. Mais j'en ai jamais fait des comme ça. Non. Je veux dire, ici, je fais sans arrêt des rêves sans bon sens. Clairs mais sans bon sens. Et je m'en souviens jamais. Mais je sais que je fais des rêves sans bon sens et je sais que c'est pas toujours le même rêve. Et ça me dérange pas, de pas m'en souvenir. Mais, de savoir que je fais ce genre de rêve, je suis content. Ç'a pas de bon sens. Je pensais pas que je serais capable de quelque chose de nouveau.

Sans doute, c'était là un effet des sédatifs.

Parfois, il dit, je me réveille et c'est le soir. Parfois, c'est le matin. Parfois, je suis tout seul. Parfois, il y a ta mère.

Et les autres, j'ai suggéré.

Les autres, c'est toujours ta mère, il a dit.

Puis il a tourné la tête.

Bujold aussi, il a dit, on lui a tout enlevé. Ça doit faire deux ou trois ans. Et Pelletier. Pelletier, ça fait plus longtemps. Il vit encore, je pense. Je sais pas. Gaudreault, lui, ils l'ont ouvert puis ils l'ont refermé, tout simplement. Il y avait rien à faire, ç'a l'air. Tu te souviens de lui ?

Je lui ai répondu que oui, même si le visage que j'avais en tête n'était probablement pas celui de l'homme dont il me parlait.

Mais quand même, il a repris, j'ai jamais pensé que ça m'arriverait. On pense pas à ça. On le sait, mais on pense pas à ça.

Nous sommes restés un temps sans rien dire, le regard vers l'ouest là-bas, pas loin. On ne voyait rien. J'avais envie de fumer. On entendait que la tournée d'avant la nuit était commencée. Il a baissé le volume de la radio. J'ai ramené son lit à l'horizontal. Je me suis bercé un temps encore. Puis il s'est rendormi.

MAILLOUX

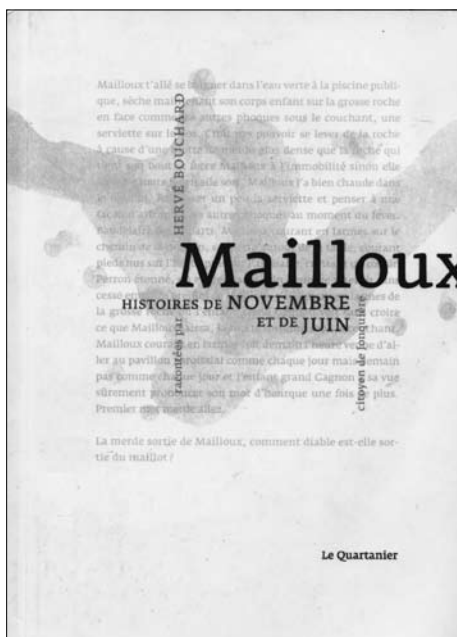
HISTOIRES DE NOVEMBRE ET DE JUIN

(Extraits)

Autre série de noyades

Noyade à quatre d'un fils Mailloux tombé du quai, contée dans le journal d'un six juin. Noyade à vingt-quatre d'un gars Mailloux parti en Grèce en compagnie d'une fille Thibault de vingt-deux, laquelle conta au téléphone le vent, les vagues de mètres, la disparition puis la réapparition en gonflé maillon du compagnou. Noyade à huit fois sept d'un chien Mailloux craintif du canot. Noyade à trente d'une Mailloux par alliance, repêchée du fond de la rivière où elle avait plongé dormant au volant de son char. Noyade d'un Mailloux d'onze et d'un copain Busse de dix en février d'année olympique, retrouvés un mars plus tard sous le ciel ouvert d'un ruisseau d'égout où ils étaient allés par temps sale patiner avec rondelle bâtons casques et toute la quincaillerie qui avait contribué à les garder bien au fond sous la glace de l'eau noire dans une coulée près de la route 16A entre Jonquière et Chicoutimi. Conterai cette histoire en novembre ou en juin même si c'est pour rien. Noyade encore à chacun de ses contes de Mailloux Jacques né quand ni où tubant sans respirer dans le moi de novembre à juin. Noyade à la noix d'être à la fois Mailloux Jacques et je moi dans les phrases d'écriture à chaque passage de la boue qui est. Mouillade à boue dix-huit d'un noi manuel, éclipsé seul vivant mourant nu dans l'ombre à cache. Vois tous les mots. Vois tous les mots mouilloux te tromper dans ton tuba long.

Tout ça manque de proutte.



Chant du dortoir et de la bite au chaud trop

Mailloux chaque matin dans un lit mouillé. Mailloux chaque soir au bord d'un précipice. Mailloux chaque matin dans un lit mouillé. Chaque soir et chaque matin de l'enfant Mailloux jusqu'à Mailloux quarante, au bord d'un précipice la nuit tombant dans un lit mouillé au réveil. Dans le noir de chaque nuit essayant de résister au sommeil de Mailloux, créer la nuit blanche peuplée sous le plafond lisse sans rien. C'est de là les histoires à repousse-mort. Vers vingt et une heures éveillé seul à l'agonie Mailloux douze dans un dortoir plein de garçons : Arsenault douze, Bilodeau douze, Boily quatorze, Boucher treize, Chouinard onze, Cormier treize, Desbiens douze, Deschênes treize, Dubé treize, Dubois quatorze, Fortier onze, Filion treize, Girard douze, Goroki douze, Gravel onze, Harvey treize, Lemieux douze, Lévesque douze, Moffat treize, Murray treize, Nepton douze, Ouellet treize, Pomerleau quatorze, Sénéchal onze, Simard treize, Tremblay treize, Tremblay douze, Turbide onze, Vachon quatorze. Vingt-neuf comme morts dans le noir paisibles et Mailloux douze seul dans le secret luttant. La bite au chaud trop dans le sac de couchage, prête pour la trahison. La main entre les jambes dans le rôle d'avertisseur. Ça ne marche pas. La main tient emporté le compte-gouttes et fait sans Mailloux les histoires à repousse-mort dans lesquelles Mailloux se noie. Au matin mouillé rien n'est comme si. La honte fait son travail et c'est caché que Mailloux vit. Dans la vase au fond.

PARENTS ET AMIS SONT INVITÉS À Y ASSISTER

(Extraits)

Onze heures de vérité. Un champ hors du monde où célébrer le ci-après. Un fond de ballet dont on dira : Toujours une banalité flotte entre le spectacle dansé et vous. Dans l'église entourée d'échafauds des Saints-Tombés-du-Toit-du-Temple, les figurants sont assemblés. On en compte une centaine, ils portent des manteaux, ils dorment, ils sont debout, ils s'évanouissent à cause de la chaleur, ils sont à genoux, etc., ce qu'ils font importe assez peu pourvu qu'ils bougent et que de temps en temps l'un tombe. Six pouces recouvrent de leur épaisseur de mardo le sol de mardo. De grands arcs de bois se rejoignent au centre, à trente mètres au-dessus du corps de mon frère. On vient de l'asperger en prononçant l'antienne indéchiffrable. C'est que le prêtre Morovitch se remet fort mal d'une greffe de langue qui ne donna rien, il est toujours bandé du trou. Psaume dit. L'orphéon des orphelins fait un vacarme tel qu'on entend rien d'autre. Les persons tous là de même que parents et amis. L'homélie sera faite par un alpiniste reconnu pour être prêtre dans la paroisse voisine d'un stade connu pour être en tôle, il faut le surveiller. Quand il montera en chaire, c'est un enthousiaste, il se lancera peut-être. Soit on l'attache, soit on l'attrape. Les figurants sont pratiquants. Ça commence, c'est déjà commencé. Ouvrez votre livret des fidèles en page trois cent seize pour la liturgie des défunts, nous allons répéter. Les passages marqués en gras correspondent aux accents fauniques; les passages marqués d'un soulignement fin correspondent aux élans virginaux; les passages marqués en bla correspondent aux paroles qu'on ne dit pas; les passages marqués d'un point correspondent aux relents stomacaux; les passages marqués en rouge correspondent aux chants plats; les passages entre crochets faut les dire cent fois; les passages marqués en retrait correspondent à des vers volés à des morts; les passages marqués d'un x correspondent aux moments où les pleurs sont sonores; les passages marqués en la-la sont plus édenté; les passages marqués en kilomètres correspondent à des pauses pour souffler; les passages marqués entre parenthèses correspondent à des meuglements brefs que le prêtre fera; les passages marqués en relief correspondent à des silences où rire. Allez. Ceux qui chantent faux feront comme si. Ceux qui sentent chaud seront comme qui. Feu lui qui sent fausse compagnie.

LAURENT SAUVÉ

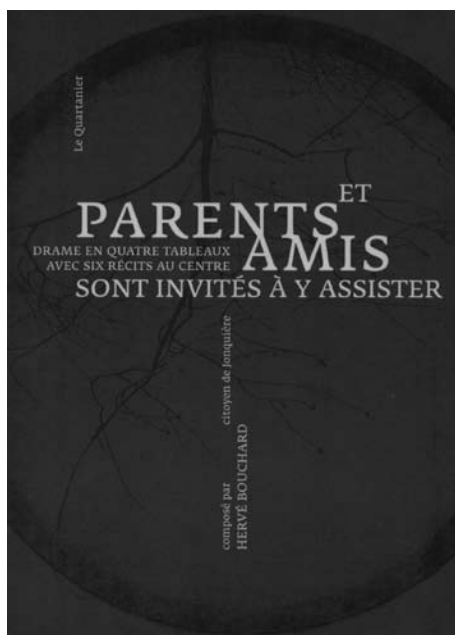
L'escouade du labeur gît au rendez-vous mais vaincue.

L'ORPHELIN DE PÈRE NUMÉRO DEUX.

J'ai pensé que ça ne finirait jamais les indices cascalons. Tout pour nous mêler, nous maintenir dans l'angoisse de n'avoir nulle part où être tellement il n'y a pas d'espace. Où est ma mère? Ce n'est pas du jeu. Celui qu'on ne voit pas fait ce qu'il veut. Il prend ce que nous disons, il le mange, après il nous crache dessus. Pour commencer il décrit le plancher où notre vie s'étale puis il part, il étend sa colère, on croirait qu'il se venge de nous avoir connus, d'avoir vécu parmi nous. Il dit : Ma vie interne est minable. Il parle et ça sonne comme s'il rampait ou comme s'il était accroupi en boule. Mais on ne le voit pas. Mais il parle et il est accroupi en boule et on a envie de le ruer de coups pour le faire s'arrêter. Mon tuba est plein de bave. Ceux qui fendent l'eau friront dans l'huile. Nous avons l'air de quoi? Nous avons l'air de quoi? Ça me picosse l'intérieur. Quand je vois ce qu'on dit, faut que je vérifie, je me sens le cul qui découde. Rien plutôt que ça plutôt que rien qui va. Nous avons des corps d'hommes et des têtes de veaux, des queues pendantes en peau de porc, nous nous partageons l'âme d'un chien qui n'aurait vécu que pour manger. Et nos tantes elles ont des pattes dont le nombre change tout le temps, des corps gras pour ne pas qu'on les attrape, des plumes peut-être, on s'en assurera quand on en videra une. Quand en videra-t-on une? Quand en tuera-t-on une pour voir dedans si la vie nous ment?

L'ORPHELIN DE PÈRE NUMÉRO UN.

Si j'étais moi-même une de mes tantes, j'aurais honte en me chiant dessus de voir mon neveu me sortir du cul. Si j'étais ma propre mère en bois, j'aurais honte d'avoir en moi les vers d'un autre passant la nuit de son cul au mien. Et si j'étais mon père mort, je serais mort et ça irait bien mais je ne saurais pas où.





Cicatrice



Sans titre 1

Anne-Philippe Beaulieu

je ne suis pas quatre murs
je suis bien plus encore

ne me confonds pas avec la pierre
les rayons du soleil me traversent

ne me parle pas d'une bouteille de trop
j'ai envie de la jeter à la mer

regarde les remous de l'eau
ne m'appelle pas blessure

les marques sont présentes
tu souffres comme moi

oublie que je suis visible
laisse l'ombre me vêtir

je t'aime d'un seul tableau
celui qui me surpasse

Quand je ferme les yeux

Sophie Boissonneault

Je ferme les yeux et replonge au plus creux de mes souvenirs. Le sang se mêle aux hurlements, les cris d'agonie s'endorment sous les rires de satisfaction. Je vois ces soldats égorger les hommes et vider leur chargeur sur les innocents. Caché, je me répète : « Tuer ou me faire tuer ! Tuer ou me faire tuer ! » Aujourd'hui et à jamais, ouvrir mes paupières sur la réalité me fait peur ; j'ai envie de vomir.

Mon âme tranchée tente en vain de se ressouder au présent, mais une trace vive et fragile reste visible pour me rappeler cette guerre.

Ma chair et mon âme sont imprégnées pour l'éternité de ces images horribles où je me revois couché, caché, apeuré et chantant *Happiness is a warm gun* des Beatles, pour couvrir le son des mitraillettes, les derniers cris éternellement dessinés sur les visages et les pleurs d'enfants éteints à jamais. La lame du passé m'écorche sans cesse.

Je ferme les yeux, condamné à vivre !

La fabrication

Émilie Dagenais

Fine aiguille. Doigts gracieux. Peau douce, rose, souple, malgré l'extrémité racornie. Dur labeur que de coudre; parfois, l'aiguille piquée jusqu'au sang. Tache vermeille. Dentelle.

Aiguille soulevée, la bobine dans l'autre main. Tirer le fil, l'approcher du chas. Mains agiles, décidées. Saisir le textile. Incertitude. Chaleur excessive. Peau meurtrie.

Mouvement assuré. Ajuster le tir et piquer. Traverser l'épiderme d'un seul coup. Faire ressortir l'aiguille, quelques millimètres plus loin. Et recommencer. Patience. Minutie.

Le sujet bouge... Elle a le temps.

Patience.

Se rompre

Audrey de Montigny

Je sens la fin. Elle est toute proche et elle s'accroche, inévitable.

Tu as tout gâché. Tout lâche en même temps, tout flanche autour de moi. Tu me rends malade, me blesses, me brises en deux, me déchires, m'atteints. Mon cœur me pèse. Mon corps lourd tombe, s'écrase, s'effondre.

C'est assez. Trop pour ce soir, pour mes yeux en larmes, pour mes pensées qui défilent et le stylo qui ne peut pas fournir. Limiter les dégâts. Éviter le drame. Nous deux. J'ai si peu de souvenirs à raviver que ma tête explose de cassettes rembobinées : des photos, des rumeurs, des bruits de fond.

Des voix familières murmurent dans mes oreilles, c'est insupportable. Les gens répandent déjà la nouvelle de notre rupture. Je n'ai rien à dire, aucun commentaire à faire. C'est assez. Trop pour ce soir.

Couronnement

Elizabeth Jacques

Elle s'éveille en sentant qu'on l'étrangle. Ce ne sont pas des mains. Plutôt un serrement reptilien, comme si on enserrait son cou avec une longue corde ondulante. Elle porte sa main à sa gorge et réalise qu'elle s'est endormie avec son collier de perles. Les yeux à peine ouverts, elle enlève le collier et le laisse glisser au sol, lentement. Rien n'y fait, elle sent encore les perles forcer contre la peau de son cou, tenter de l'étouffer à mort. Ça serre de plus en plus. Elle se redresse juste assez pour se voir dans le miroir. Les cheveux ébouriffés, le visage livide, du mascara sous les yeux, les lèvres sèches. Et ces étranges traces rondes tout autour de son cou.

Elle attend. Après quelques minutes, les empreintes devraient disparaître. Du bout des doigts, elle touche sa peau frêle. Les marques sont toujours là. Il y a même du relief. Elle observe son reflet et rit doucement. C'est comme si un collier de perles rougeoyantes s'était incrusté en elle. Un collier de feu, de sang, d'angoisse. Un collier chaud, cruel et meurtrier.

Elle sort du lit et ramasse le vrai sautoir de perles sur le sol. Ses doigts effleurent chacune des petites sphères nacrées. Après avoir touché longuement toutes les perles, elle porte le collier à sa tête et s'en fait une couronne. Puis elle danse, nue devant le miroir. Ainsi vêtue seulement de rouge et de nacre, elle sera certainement la reine de la journée.

Enterrement

Geneviève Ladouceur

Ça sent le jasmin. Peser les mots, peser l'esprit. Au risque d'ouvrir une blessure presque entièrement refermée. Comment lui parler ? Je préfère ne dire aucun mot. Que des monosyllabes. Elle n'y réagit pas. Blessure rouverte par cette mort qui lui rappelle celle de sa sœur. Je me souviens d'elle aussi, de son parfum. Comme elle aimait le jasmin ! J'aspire cette odeur, sans me gêner, aux côtés de mon amie. Elle prononce alors ces mots si lourds de sens : « Ça sent mauvais ici. » Nous tournons le dos au cercueil de son grand-père. Nous nous éloignons lentement. D'un dernier regard, j'aperçois ces visages ridés et outrés qui nous observent du coin de l'œil. Il est normal, je suppose, de s'occuper des vivants et de laisser les morts tranquilles.

Jean-Philippe Michaud

Un bateau de bois aux voiles qui s'étendent blanches. Seau secoué par les vagues. Au vent, des cheveux gris : là, se cicatrise une blessure. Les bouées se noient dans l'orage. La notion de voyage vacille ; les éclairs incendient l'âme. Les rescapés d'hier ont l'effroi au centre. Le froid suinte déjà. La côte n'est plus qu'un conte, qu'une chronique que la brèche a couverte de glace.

Joëlle

Bénédicte Simard

Le ciel est bleu. Dans la cour arrière, je suis grimpée dans le gros chêne. Le soleil doré m'aveugle ; je sens sa chaleur jusque dans mes poumons d'enfant. Pendant qu'un train annonce au lointain son approche, les rayons de lumière s'immiscent à travers mes paupières. Debout sur une branche, j'enlace de mes petits bras le tronc de mon arbre. Je me souviens encore de la sensation de chatouillement de l'écorce.

Et puis, ma mère sort de la maison en courant. En pleurs, elle m'appelle, mais le train étouffe ses cris. Et puis la branche casse. J'essaie tant bien que mal de me retenir à l'arbre ; mes ongles griffent l'écorce. Le sol se fracasse contre moi. Noirceur. Le temps s'arrête. Et puis, je reprends connaissance. J'ai chaud et tout brille autour de moi. J'entends le train au loin, parti comme il est venu. Mon index saigne ; je suis tombée sur un clou rouillé.

Les yeux de maman sont gonflés et rouges. C'est la première fois que je la vois pleurer. Elle me serre dans ses bras. Ses larmes coulent dans mon cou et brûlent ma nuque. J'ai une longue coulisse de sang sur le doigt. Elle me dit que ma cousine Joëlle est morte.

Aujourd'hui encore, quand on reparle de la mort de ma cousine, je l'associe à la petite marque blanche sur mon index. La cicatrice est venue avant la blessure.

Encore une autre histoire de relation entre mère et fille

Aurélie Thériault

Le grand soir est enfin arrivé. Je donne mon premier spectacle solo. Dans les coulisses, je gratte fébrilement ma guitare. Je passe et repasse toutes les gammes que je connais. Une douce rumeur venant de l'autre côté du rideau me confirme que presque une centaine de personnes se sont déplacées pour m'entendre.

Je me lève. Je fais quelques pas. Je m'arrête. La rumeur a disparu. Une voix de femme rauque, forte et désaccordée glisse jusqu'à mes oreilles. Je reconnais immédiatement la voix de ma mère. Assise avec le reste du public, elle chante une chanson française que je ne connais pas. Yves Duteil, son préféré, sans doute.

Je tiens toujours mon instrument. Je monte sur scène. Je ne me rends pas jusqu'au micro. Je regarde cette femme qui, malgré ses facultés affaiblies et sa voix agressive, réussit à voler l'attention qui m'est destinée. Le public l'écoute en riant. Certaines personnes lui lèvent même leur verre. Je serre le manche de ma guitare du plus fort que je le peux tandis que je tente de contenir mon envie de pleurer. J'avance doucement jusqu'au micro. Ma mère me voit, elle se tait après avoir hurlé un « c'est ma fille » destructeur. Les rires fusent, puis le calme reprend sa place. Désespérée, je reste immobile.

Chez Baptiste

Manon Tremblay

C'est le premier jour de l'automne. Depuis une heure déjà elle est là, à faire semblant de lire. Le café a refroidi, à peine touché. À travers la vitrine salie, elle regarde sans rien voir. La violence de l'angoisse augmente à chaque regard désemparé, à chaque respiration saccadée, à chaque client qui entre. Ses oreilles se mettent à bourdonner; elle se demande ce qu'elle est venue faire à ce rendez-vous. Et puis, c'est trop tard, il est là. Après toutes ces années, ce même visage, cette même armure un peu froissée, l'haleine de scotch et les yeux fuyants. Cette même tête de lendemain de veille. Il s'assoit, emprunté, et commande une rousse pression. Il y a un moment où il n'y a aucun bruit, une absence statique pendant laquelle l'équilibre des forces se définit. La fracture est si loin. Hésitants, ils se considèrent : il la trouve belle, elle pense qu'il est vieux. Enfin, le silence s'épuise de lui-même et ils échangent des propos inutiles, comme s'ils donnaient un nom aux nuages. Il déchire le sous-verre en morceaux; il a arrêté de fumer. Elle lui dit qu'elle est mariée, qu'elle a deux enfants et qu'elle revient d'un long séjour à Vancouver. Il baisse les yeux et puis la tête, vaincu. La blessure suit le rempart de leurs pensées. Ils se taisent, s'observent et ébauchent une sorte de sourire. D'une façon incertaine, il lui tend son numéro de portable. Ils savent tous les deux qu'elle n'appellera pas. Une fois que son père est parti, elle se lève tranquillement et va rejoindre l'après-midi qui s'enfuit.

Soirée entre amis

Alexandre Turcotte

Une soirée en forêt commence au dépanneur chinois avec une caisse de douze. Elle se poursuit par une course en vélo sur les rues désertes de notre banlieue éclairée par des lampadaires vacillants. Nous arrivons enfin, hors d'haleine, moi et les amis, en bordure du champ qui mène à notre forêt. Quelquefois, des filles nous attendent ou nous rejoignent, amies ou petites amies. Descendus de nos montures, nous pénétrons dans la pénombre; la vraie nuit, humide et sombre. Nous cherchons l'endroit, rarement le même, où nous pourrions nous reposer et nous réchauffer autour d'un feu allumé à l'aide d'un briquet ou d'allumettes. Servent de combustibles vieux journaux, bûches, branches, feuilles, bois, brindilles, poussière et terre, le tout arrosé d'essence et entouré de roches et de bouteilles de bière cassées.

Autour du feu, bière ouverte, nous parlons et buvons. Ce que j'aime le plus, c'est quand on chante, quand on gueule à tue-tête et quand on rit comme des fous. Tôt ou tard, on finit par manquer de combustible et quelqu'un part en quête de bois. D'ordinaire, ce sont des aventuriers qui osent s'aventurer, car les aventuriers recherchent l'aventure et aiment le risque.

Ce soir-là, j'ai marché dans la nuit à la recherche de branches et de brindilles mortes, de feuilles séchées et de bois mort. Au lieu de cela, j'ai trébuché sur un homme mort. J'ai crié et hurlé, j'ai pensé à me sauver, mais mes amis sont arrivés à ma rescousse, lampe de poche à la main. On a téléphoné avec un cellulaire; des gens sont venus et nous, on est partis. Les soirées en forêt ne sont plus pareilles. De toute façon, en banlieue, il n'y a plus de forêt.



Textes divers



La sieste

Lucia Carballo

Cléa est venue me rendre visite pour la première fois chez moi. J'ai rangé ma chambre pendant deux heures avant qu'elle arrive. Mes poupées placées sur une grande étagère portaient des robes de soirée.

Elle est arrivée à midi juste. Mon père nous a préparé de la lasagne comme repas et de la crème glacée aux fraises pour le dessert. Pendant que nous mangions, il a raconté toute une panoplie de blagues et d'histoires qui ont fait rire mon amie jusqu'aux larmes.

À l'heure de la sieste, couchées toutes les deux dans mon lit, elle m'a dit qu'il fallait dormir dos à dos parce que nos respirations trop proches pourraient causer notre mort.

Ensuite, nous avons joué aux poupées jusqu'au soir.

Téléphone sans mémoire

Le système téléphonique a atteint les confins de ma maison. La première personne que j'appelle est Cléa; j'ai son numéro écrit dans mon journal intime.

Elle répond et me demande qui je suis, je ne dis pas mon nom. Je veux qu'elle le devine en entendant ma voix. Elle prononce cinq noms sauf le mien.

Et même lorsque je me résigne, par lassitude, à me dévoiler, elle se contente de décrire ses prouesses sur un ton désintéressé. En raccrochant le combiné, je prends mon journal intime et arrache en petits morceaux la page de Cléa.

À partir d'aujourd'hui, je fais la grève à l'amitié.